



j'ai tré mon bouc

PLOUK(S)

Création 2022

Louis Berthélémy

Compagnie J'ai tué mon bouc

Atelier créé au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris en juin 2019



1. photo tirée du documentaire *Chez Salah*, ouvert même pendant les travaux
2. photo de répétition, Mohamed Belhadjine, Christophe Raynaud de Lage

- 1) *La compagnie*
- 2) *Note d'intention & résumé*
- 3) *Les inspirations*
- 4) *Processus de création*
- 5) *Extraits*
- 6) *Scénographie*
- 7) *Biographie*
- 8) *Générique, calendrier & production*

La compagnie

La compagnie **J'ai tué mon bouc**, créée à l'initiative de Louis Berthélémy, navigue entre la région parisienne et les Hauts-de-France. Elle regroupe de jeunes artistes du spectacle vivant issus du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris (CNSAD), du Cours Florent, du Conservatoire Darius Milhaud et de la Manufacture de Lausanne.

C'est dans un désir de partage, de création et de résistance que nous soumettons l'idée de « tuer le bouc », l'évocation ici du sacrifice du bouc : l'origine du théâtre. Notre souhait encore et toujours d'inventer l'art dramatique.

La compagnie **J'ai tué mon bouc** axe son projet dans la proposition de créer collectivement le théâtre en considérant que chaque artiste est engagé dans l'acte de création. Elle entreprend la production et l'adaptation d'œuvres classiques, contemporaines et inédites, théâtrales ou littéraires, en ayant le puissant désir de les confronter aux problématiques de société qui traversent et touchent nos existences d'hier et d'aujourd'hui. Créer un théâtre de réflexion et de fiction alimentée par l'intime, le réel et le documentaire. Regarder attentivement le monde qui nous entoure et le concevoir comme matière à créer tout en donnant une place certaine au langage, au rêve et à la poésie.

La compagnie s'oriente dans une démarche philosophique et active de sensibilisation et de démocratisation de l'art, du théâtre, de la langue. Souhaitant affirmer et porter la décentralisation, toucher les territoires enclavés, partager avec la population. Porter artistiquement et intellectuellement le public, qu'il soit urbain ou rural, car nous croyons fortement que n'importe quelle personne peut se projeter, projeter sa vie, dans une œuvre classique, contemporaine ou expérimentale, qu'elle soit savante ou populaire.

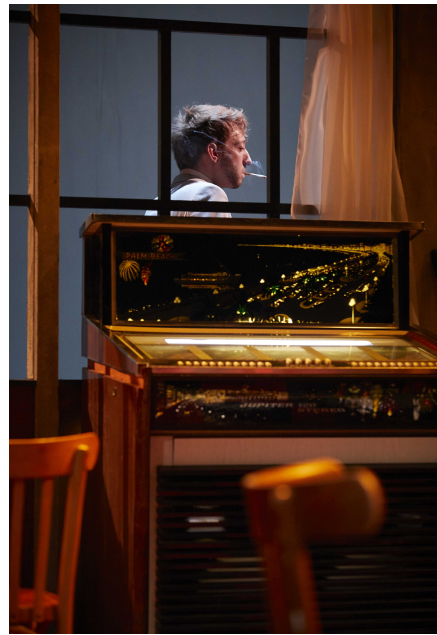
Reprenant ainsi les mots d'Antoine Vitez : nous considérons le théâtre comme « un champ de force » et réclamons un « théâtre élitare pour tous ».

Note d'intention

Plouk Town est un recueil qui m'a beaucoup marqué dès ma toute première lecture. J'ai toujours été porté et touché par la poésie, qu'elle soit rimbaldienne, expérimentale, minimaliste ou urbaine. Je la pratique également sur bout de papier ou bout d'écran. Ce texte n'est pas anodin pour moi. Premièrement pour sa forme littéraire : Ian Monk expérimente une nouvelle langue faite de répétitions, de paroles empruntées, de sublime et de populaire. C'est une parole scandée comme un cri, un poème qui se doit d'être oralisé, un besoin d'écoute ou simplement comme une envie de parler de soi. Une commune envie. Deuxièmement, la réalité que l'auteur dépeint. Une réalité que je connais bien, pour l'avoir vécue de près dans mon Nord natal. Je suis petit-fils d'ouvrier, fils d'artisan, frère de chômeur. Ma région est ma terre. Je suis né avec cette atmosphère d'abandon et de mépris des classes dirigeantes mais face à cela ce besoin de solidarité et d'entraide hérité de nos grand-pères. Accueillir l'autre. Prendre à bras le corps cette idée du « vivre ensemble ». J'ai senti autour de moi cette peur de partir car s'il n'y a rien ici pourquoi n'avoir rien ailleurs ? Je suis un enfant du pays. Que ce soit de Saint-Pol à Dunkerque, de Saint-Omer à Aulnoye, de Merlimont à Lille, de Valenciennes à Tourcoing, ma région a une grande histoire, si forte au niveau national, qu'il m'est nécessaire de la partager et lui donner sa place dans un théâtre.

Plouk Town c'est la parole souvent cachée, ou mise à l'écart, d'habitants d'un quartier populaire lillois – il pourrait être dunkerquois, lorrain, normand ou marseillais. *Plouk Town* c'est le désir de raconter la vie, celle qui bave, par l'acte poétique et artistique. *Plouk Town* c'est tout ce qu'on n'entend pas, tout ce qu'on ne voit pas. *Plouk Town* c'est la simplicité et la crudité. *Plouk Town* c'est la rage de vivre dans un contexte géographique et social où l'existence n'a parfois plus aucun sens. *Plouk Town* c'est je t'aime et je te déteste. *Plouk Town* c'est un petit monde qui veut qu'on l'écoute. Mettre en scène une certaine réalité contemporaine, rarement représentée dans la littérature. Nous pourrions penser à Emile Zola et le cycle des Rougon-Macquart ou plus récemment à l'oeuvre d'Edouard Louis. Je propose ce texte dans l'ambition de porter une langue non dramatique au théâtre et de se confronter à un environnement sociétal peu connu car à l'écart de nos théâtres et de certaines réalités bourgeoises. Bien que la langue soit non théâtrale on peut y déceler quelques similitudes avec les textes et pièces de Lazare, David Harrower ou encore Nadège Prugnard. De plus, l'un des objectifs de la Cie J'ai tué mon bouc est d'ouvrir à la scène de la matière non théâtrale : comment en faire du théâtre ?

La contextualisation. Chez Salah. Les habitants d'un quartier se réunissent dans leur café, ce dernier bastion faisant face, résistant, à l'emprise des promoteurs immobiliers. Ce lieu va disparaître. Peut-être dans l'heure. Une vie, des vies réduites en poussière ? La sauvegarde ou la condamnation ? Naissent ces questions. Il y a cet homme, cet inconnu, journaliste, écrivain, passant, curieux, artiste peut-être, se les posant, il vient les poser... Comment la cité peut être touchée par la disparition de son forum, lieu d'expression commun et collectif ? Quel impact sur la population a la modification et/ou la destruction de son environnement, de son histoire, de sa culture ? Faut-il vivre dans le passé, le renier ou l'inscrire dans un avenir ?



Le café, n'est-ce pas le lieu de la communion, de la liberté d'expression, le lieu où les problèmes s'évaporent dans les vapeurs de l'alcool mais aussi où les maux se livrent, se disent, s'avouent comme si de rien n'était. Un lieu inscrit dans un territoire, un lieu social, de rassemblement collectif, lieu historique de la pensée. Le café et les cafés ont fourni l'environnement nécessaire à la diffusion des pensées des philosophes des Lumières. Ici nos Lumières ce sont les plouks, ces gens sans importance, on leur fait croire qu'ils sont sans importance, ces petites gens issus de l'immigration, de la délocalisation, fils de mineurs ou ouvriers du textile (nous pouvons évidemment penser, sans faire de récupération, au mouvement populaire des Gilets Jaunes). Nos Lumières ce sont eux. Eux vivant leur Cerisaie.

Tchekhov est intimement présent dans mon travail. Il y a dans son œuvre ce je-ne-sais-quoi impalpable de la vie sur scène. Une humanité. Il ne passe rien ? C'est la vie qui passe devant nous et celle qui se déroule en nous.

Il y a le rêve théâtral de faire revivre nos morts, nos fantômes. Je veux les intégrer comme témoins de leur époque, faire des sots dans le temps, revenir trente, cinquante ans en arrière. Faire apparaître Ginette l'amour de Salah. Faire revenir mon grand-père maternelle Lucien Vandrisse ancien tisserand dans la région puis par la suite chauffeur-livreur à la GBM de Roubaix. Faire parler les ouvriers du quartier des années 70, 80, 90 et 2000 jusqu'à la fermeture de toutes les usines...

Il y a la musique. Elle nous permet de faire vivre les souvenirs d'antan et convoquer des passés. La nostalgie du temps d'avant. La mélancolie de nos régions. On peut entendre Dario Moreno, Beaudommage, Rina Ketty, Boney M, Marc Ogeret, Los Machucambos...

Essayer de comprendre avec le passé les résultantes de notre présent. Un travail de mémoire. Ce n'est pas du théâtre documentaire mais du théâtre documenté où transpire la poésie du quotidien.

Résumé

« Une pièce de théâtre qui dépeint la vie d'un quartier. Un peu comme le vôtre. Un quartier populaire du Nord de la France, anciennement ouvrier, déserté par les industriels. C'est le récit d'un quartier imaginaire mais qui a pu exister, qui existe ou qui existera. Un quartier où « plouk ». Ce pourrait être une goutte qui ploc sur un toit. Quand se côtoient les verres une goutte qui trébuche dans une bière. Une goutte qui valdingue d'un œil quand trop triste ou trop gai. Une goutte. L'immensité des gens. La naissance de notre fiction. Créé par le réel et l'invention. De Fléchin à Roubaix. D'une région à la France entière. La rencontre de ces habitants dans un café, leur café, un café un peu comme le vôtre. Un café perdu au beau milieu d'un terrain vague. Le terrain vague d'une mémoire. La mémoire vivante d'une résistance, un peu comme la vôtre, la résistance des petits face aux grands. »

se documenter pour raconter la vie inventer la vie et conter
faut-il vivre dans le passé le renier ou l'inscrire dans un avenir
l'histoire d'un terrain vague la destruction d'un lieu une cerisaie brouiller la mémoire
annuler un patrimoine rayer aplanir épurer des questions les questionner et un peu plus
encore
l'histoire d'une résistance des petits face aux grands des enfants d'ouvriers des hommes
et des femmes toi moi lui elle enfants du passé d'hier d'aujourd'hui et un peu plus encore
l'histoire d'existences qui s'entrecroisent qui vivent ensemble des moments d'envies des
gens un comptoir des instants de vies rien de plus encore
l'ambition d'inventer par nos vies et celles des autres qu'on connaît ou qu'on ne connaît
pas une histoire une mémoire un hommage également
une liberté au-delà du documentaire de la réalité de la fiction de la mort et de la vie
une liberté au-delà des ponctuations
nous sommes dans le café de Salah de l'ouverture
à la fermeture une journée
mercredi vendredi samedi ou peut-être jeudi
nous sommes au XXI^e siècle ou peut-être avant et un peu plus encore
nous sommes dans le café de Salah
entre ces murs qui peuvent dégringoler d'un moment à l'autre
comme un décor de théâtre qu'on démonte et qu'on jette
des habitants du quartier du coin d'ailleurs et peut-être un peu d'ici
qui viennent boire chanter parler reconforter l'ennui dormir rêver raconter
des rencontres des anecdotes des instants
de la naissance à la mort
nous sommes dans le café de Salah



Les inspirations

Plouk Town

L'ambition de Ian Monk est de relever une réalité qu'il connaît de près, peu représentée dans la production littéraire d'aujourd'hui, et encore moins dans la poésie : le quotidien ni particulièrement spectaculaire ni particulièrement reluisant d'un quartier populaire de la périphérie lilloise. Il ne craint ni le prosaïsme des situations ni la crudité du langage : nourri de choses vues et entendues, ce texte n'enjolive pas. Pour le décor : des rues où se succèdent kebabs et centres de téléphonie discount, des parkings de supermarchés, les bars tabacs, les appartements HLM... Familles déglinguées, télévision, alcool, ennui, violence sont les constantes de cet univers. Par son humour, forcément grinçant, le poème échappe cependant au misérabilisme. On reconnaîtrait plutôt à l'auteur une forme d'humanisme lucide.

Suite poétique rigoureusement organisée – onze parties composées chacune de x poèmes de x2 vers de x mots allant d'un (donc une section d'un seul mot) jusqu'à onze (donc 11 poèmes de 121 vers de 11 mots) - *Plouk Town* contient bien d'autres contraintes formelles, qui contribuent à donner au texte son rythme, son souffle. Mais *Plouk Town* n'est en aucun cas réductible à une suite d'exercices de style. Il s'agit au contraire de réaffirmer la possibilité pour la poésie de parler de tout et d'assumer une dimension narrative, tout en se tenant à une stricte construction formelle.

Salah, ouvert même pendant les travaux

A cheval entre Roubaix, Tourcoing et Wattrelos, le quartier de l'Union est en pleine reconversion.

Anciennes usines, maisons d'ouvriers, entrepôts... La zone de l'Union à la frontière de Roubaix et Tourcoing fut pendant plus d'un siècle un haut lieu de l'industrie textile. Ce quartier était habité principalement par des ouvriers qui y travaillaient. La dernière activité industrielle cesse en 2004 avec la fermeture du peignage de la Tossée. En 2012, loin de cette période prospère, le site fait l'objet d'un des plus ambitieux projets de renouvellement urbain en France. Y cohabiteront logements, équipements publics et activités économiques. Tout va être rasé ou réhabilité pour laisser place à une architecture de verre et d'acier. Tout ? Indifférent au ballet des bulldozers, le dernier bistrot du quartier, « Chez Salah » reste ouvert tous les jours. Dans son café, Salah Oudjane résiste. Installé ici depuis près de cinquante ans, le vieux bistrotier a défié les promoteurs.



Processus de création

Il y a déjà eu une première étape de deux semaines de travail avec un petit noyau de comédiens en septembre 2018 à la suite desquelles une maquette fut présentée devant un jury de professionnels composé de Claire Lasne Darcueil, Grégory Gabriel, Nicolas Fleury, Vincent Détraz, Marc Sussi et Carole Thibault. Le projet fut sélectionné parmi les six autres présentés.

Une semaine de résidence du 29 avril au 5 mai 2019 au Pôle Culturel en milieu rural l'Arrêt Création à Fléchin (62). Je pars de l'intime des comédiens, leur vie. Reprenant ainsi l'exercice du metteur en scène Bruno Boussagol avec qui j'ai pu faire deux créations : une heure de présentation individuelle libre devant le groupe sans interaction.

Cette semaine a pour objectif de faire naître les personnages autour d'un travail collectif de recherche, de documentation, d'improvisation, d'imitation, de naissance et d'incarnation. C'est un travail d'interprétation axé sur la finesse, l'intime, la tendresse, la sincérité. Le folklore peut apparaître mais la caricature est à proscrire.

C'est un travail entre réalité et fiction. Cette résidence fut clôturée par une restitution publique du travail en cours à Fléchin le vendredi 3 mai 2019.

Je m'inspire de différents matériaux : les documentaires *Ne me quitte pas, Salah, ouvert même pendant les travaux, Merci Patron !, Nous, ouvriers*, la série INA sur les entreprises du textile du Nord de la France, etc... Les films comme *Quand la mer monte* de Yolande Moreau, *Karnaval* de Thomas Vincent, etc... Les œuvres littéraires comme *Eddy Bellegueule* et *Qui a tué mon père* d'Edouard Louis, *La misère du monde* de Bourdieu, *Ravel* de Claude Duparfait, *Brèves de comptoir* de Jean-Marie Gourio, *1336 (paroles de Fralibs)* de Philippe Durand, *La Cerisaie* de Tchekhov et évidemment *Plouk Town* et *Là* de Ian Monk.

Cinq semaines du 6 mai au 12 juin 2019 de répétitions au Théâtre du CNSAD dans le décor. Les répétitions s'articulent autour d'improvisations collectives, d'écriture personnelle et des matériaux cités : trois niveaux d'écriture.

Sortie publique du 12 au 15 juin 2019 au Théâtre du CNSAD.



Extraits

I. Prologue

Salah : Je suis français. (...) Je suis né en Kabylie dans le nord de l'Algérie. Je suis arrivé seul, toute ma famille est restée à Tizi Ouzou. C'était en 1949, j'avais treize ans. J'ai débarqué à Marseille dans un bateau de marchandises. Puis je suis monté dans le Nord, j'ai fait de la contrebande de café et de tabac avec la Belgique, faut pas le dire, c'était la débrouille. En 1952, quand j'ai eu l'âge, j'ai travaillé à l'usine, dans une tannerie puis dans une filature. À l'époque je m'arrêtais souvent dans ce café qui s'appelait « Le bon coin ». Le patron et sa femme tenaient à l'étage huit chambres qu'ils louaient à l'année aux ouvriers. Je les aidais parfois, je faisais parfois le videur quand un gars faisait trop de grabuge. Le propriétaire m'aimait bien, et il m'a proposé de reprendre l'affaire. Je lui ai dit que je n'avais pas d'argent. Il m'a répondu que je payerais plus tard. A l'époque c'était l'indépendance de l'Algérie, je suis resté ici. J'ai accepté, j'ai fait des grands travaux. Ça a mis du temps. J'ai fini avec le carrelage en 1972. Le Bon coin Chez Salah. C'était un quartier où il y avait beaucoup de fabriques et de maisons d'ouvriers. Du textile, du transport, de la chimie, de la ferronnerie, les brasseurs... Beaucoup d'usines et encore plus de cafés. Il y avait toujours le monde. C'était le défilé des salopettes. Les embauches. Les relèves des équipes. Ça faisait les trois huit. Et puis les parties de cartes, de dominos... Les ouvriers ils me parlaient beaucoup. J'avais toujours l'oreille ouverte. Ils venaient de partout d'Italie, de Pologne, d'Algérie, du Portugal pour prendre les postes vides dans les ateliers. Il y avait toujours le monde. Ça commençait à 7 heures avec le petit café arrosé de calva, de cognac ou de genièvre. Puis après la bière, la Suze, le Ricard, le whisky... Les gens étaient pas riches mais ils n'étaient pas pauvres, tout le monde pouvait payer son coup. A minuit parfois je devais mettre tout le monde dehors pour que les autres ils puissent entrer. Il y avait parfois l'accordéon, et même parfois je mettais la boule disco. C'était la belle époque, les années glorieuses. Et puis il y avait Ginette. Une belle fille du Nord. Une belle brune, bien faite. Je suis tombé amoureux. On s'est mariés. C'était « la Patronne » tout le monde l'appelait comme ça. C'était ma Patronne. Elle était très généreuse. Même la bonne humeur elle l'a donné ! Après y'a eu la crise. On parlait de plus en plus que de ça. Les usines ont fermées, la délocalisation. La dernière a fermé. Le Peignage de la Tossée. C'était en 2004. Ça a été la dégringolade dans tout le quartier. Moins de clients. Les habitations ont commencés à se détériorer. Et puis il y a eu le projet de réhabilitation. L'établissement public foncier a racheté et démolit les maisons du quartier. Comme le quartier du Pile juste à côté. A Roubaix, Tourcoing, Wattrelos. Presque tout a rasé. Le « renouvellement urbain. » Les expropriations ont commencé, les maisons ont été murées les unes après les autres. Le quartier s'est vidé. Tout ça pour des lofts, des bureaux, des entreprises, des jardins. Que du luxe. Pour qui le luxe ? Ils sont venus négocier ici pour que je parte. J'ai dit non. Alors ils m'ont coupé l'électricité et le gaz. Je n'ai pas lâché. Je reçois encore des lettres. Mais ma vie est ici. « Pourquoi aller ailleurs quand chez nous c'est meilleur ? » Je resterai jusqu'à ma mort, jusqu'à mon silence ! Non c'était bien... Le quartier c'est plus comme

avant. Maintenant
y'a que la racaille
comme ceux-là à côté
tu vois qui quoi puis
dis tu vas pas croire
et ben l'autre jour
c'était mardi non jeudi
je leur demande de garder
la maison si le facteur
toque fin bref ils avaient
mes clés et ben quand
je rentre le soir imagine
qu'est-ce que je
trouve ben je te dis
ma piaule dans un état
ben ils avaient pas mieux
trouvé que tirer un coup
la meuf et son beauf
tu sais qu'ils attendaient
que ça paremment comme occase
dans mon plume ils laissent
les draps mais dans un
état et puis en plus
ils ont chié dans ma
corbeille non mais moi je
te dis faut être vicieux
y a plus de respect
y a plus de bonjour
y a plus de flics
y a plus de plombiers
y a plus d'électriciens
y a plus de vrais
légumes qu'on se récolte
dimanche matin pendant que maman
crame le gigot
y a plus de silence
y a plus de vraies
chansons d'amour de musique
qui danse quoi qui bouge
y a plus d'au
revoir monsieur dame aux magasins
y a plus de silence (...)

Mais ça va je dis ça mais il y a encore des gens bien. J'ai laissé ma famille en Algérie et j'en ai trouvé une autre ici. La dernière fois que je suis allé en Algérie, c'était avec Gi-

nette. En 1982. Elle était décédée là-bas. Bon c'est pas tout ça messieurs-dames mais ça va bientôt être l'heure de l'ouverture et Patrick il va pas tarder à arriver. Tiens je vais vous mettre la musique de Ginette. C'était sa préférée. Ça c'est sa préférée. Ça s'est le Juke-box, il vient des Etats-Unis, il est très très rare. (On entend *Tout l'amour que j'ai pour toi* de Dario Moreno)

II. Les pères

Patrick : Envie, envie... hein de quoi Patrick ? tu as envie de quoi justement de quoi de vomir de faire enfin bref quelque chose de sérieux de ta vie de plouk sortir de cette idée de pourriture de ma vie du silence qui entoure quoi chais plus trop ma vie c'est quoi enfin c'est une suite voilà merde que c'est une suite de choses de paniques tu connais ça toi les paniques celles qui te prennent par la gorge et qui te lâchent plus qui t'empêchent de dormir les nuits et les nuits dès que tu fermes l'oeil tu as l'impression que ton cœur s'emballe tu vas crever ici cette nuit dans ce lit de merde sans avoir réglé ton ardoise au bistrot sans avoir sans avoir et tu sens ta vie qui fout le camp d'un coup et tu te dis adieu monde merveilleusement mauvais putain qu'est-ce que j'aurais aimé voulu rester un peu plus longtemps sous ce ciel de comment c'était quand j'étais jeune quand je courais partout en pantalon court et le monde me semblait tellement large tellement sans fin tellement finalement tellement terrifiant que si j'avais su à l'époque j'aurais renoncé et ça plus vite que / il y a tellement de sorties disponibles le long suicide d'alcool (...)

J'aimerais te parler de ma fille. J'ai une fille. C'était il y a un moment déjà, j'étais jeune, j'avais certainement ton âge. A l'époque je n'étais pas encore ici, dans ce coin. J'allais souvent faire la fête. La jeunesse est faite pour ça aussi dit-on. « Mais nos vingt ans ils sont à nous et nous les gardons pour nous ! ». Mon frère et moi on était toujours sur les routes le week-end. On recevait notre paie le vendredi soir et on partait bourlinguer, on

allait dans les bals pas trop loin. On se serrait les coudes mais on les posait souvent sur les comptoirs aussi. C'était le meilleur pour les blagues et pour attraper les minettes en jupes courtes. (...) Une nuit on rentrait en ville et c'est moi qui conduisait. On avait bu, beaucoup bu. Et, il est mort. A côté de moi. On peut vite perdre les gens qu'on aime. Mon frère, c'était mon meilleur ami. On passait les portes « ah voilà les frères Mayenne ! » (...). Pas si longtemps avant ça, j'avais rencontré une femme. C'était l'amour de ma vie comme on dit. Je travaillais et on était bien et on a eu une petite fille. Un petit bout de joie, de bonheur. Mathilde, elle s'appelle Mathilde, ma fille Mathilde. J'avais l'alcool festif avant qu'il ne devienne... Je buvais, je buvais pour me détruire.

Et je retournais sur l'endroit. Je me disais « on y va ? » Eh oui on y va on se souvient sans problème de l'avenue avec ses réverbères on se souvient de la lumière de quoi du soleil de la lampe de la chandelle du feu qu'on tourne autour ug ug on tambourine les cages thoraciques pour faire du pédé pédé et connard toi même et nique ta race et ben alors tu vois celui-là il touche à ma tire et ça va faire tout drôle on le voit le type qui sort qui va la voir sa tire à lui nous on en a même pas la dernière elle est restée plantée autour du seul arbre de la rue principale puis plus rien

Sa mère est partie avec elle. Je ne les ai plus jamais revu. Je suis monté jusqu'ici pour me refaire une santé, pour repartir à zéro. C'est le père de Milou qui m'a aidé à trouver du travail puis j'ai rencontré Salah et puis j'ai rencontré Annick, ta mère, quand ton père est parti... Je te dis tout ça... Je n'ai jamais pris de nouvelles d'elle. Je ne lui ai jamais passé de coup de fil. Et puis qu'est-ce qu'elle pourrait faire avec un père comme moi ? Qui se plonge dans la bibine du soir au matin et du matin au soir ? Un vieux pochtron, hein. Je n'ai jamais été son père. Elle sera toujours ma fille.

III. *Les lettres*

Jennifer : « Ici se construit un quartier, demain, innover ensemble »... Faut arrêter quoi, depuis quand on nous demande notre avis, ça veut dire quoi « innover ensemble » ? Tu crois que quand on nous a exproprié, quand on a débarrassé les habitants qui étaient ici, c'était ensemble qu'on a décidé ? Arrête, faut arrêter quand même. Quand on a licencié des gens et qui aujourd'hui se retrouvent heu... et ça c'est c'est encore récent, qui se retrouvent heu... au chômage, dans des impasses, parce qu'on les a pas formé, parce que de toute façon, il arrive un moment où on a plus envie de se former non plus, c'est ensemble qu'on a décidé ça ? Non. Et ça, ça se retrouve aussi au niveau mondial, il faut arrêter. Donc construire ensemble ça veut rien dire, pour moi se sont des phrases... ça c'est un slogan creux. Un quartier pour demain, ça veut dire quoi ? Ça se trouve ils vont faire un quartier, et demain il y aura d'autres enjeux, d'autres ambitions, pt'être que demain ils vont découvrir une mine ou je sais pas, plus de pétrole... Ils vont refaire un quartier version plus de pétrole, construisons ensemble le quartier du « plus de pétrole ». Mais nan mais c'est-à-dire que pour moi c'est tout le le le, j'veux

dire moi je l'ai pas inventé, il y a des grands sociologues qu'ils le disent... nous on le vit. La construction des quartiers c'est lié à des intérêts économiques du moment et les intérêts économiques du moment elles servent les gens qui ont, qui détiennent les ficelles quoi c'est le monde économique, c'est les patrons, c'est tout. Et les politiques ils suivent. On sait très bien que le lien entre politique et économie est plus qu'entre-lacé. Et ça depuis la nuit des temps. En particulier ici.



Scénographie

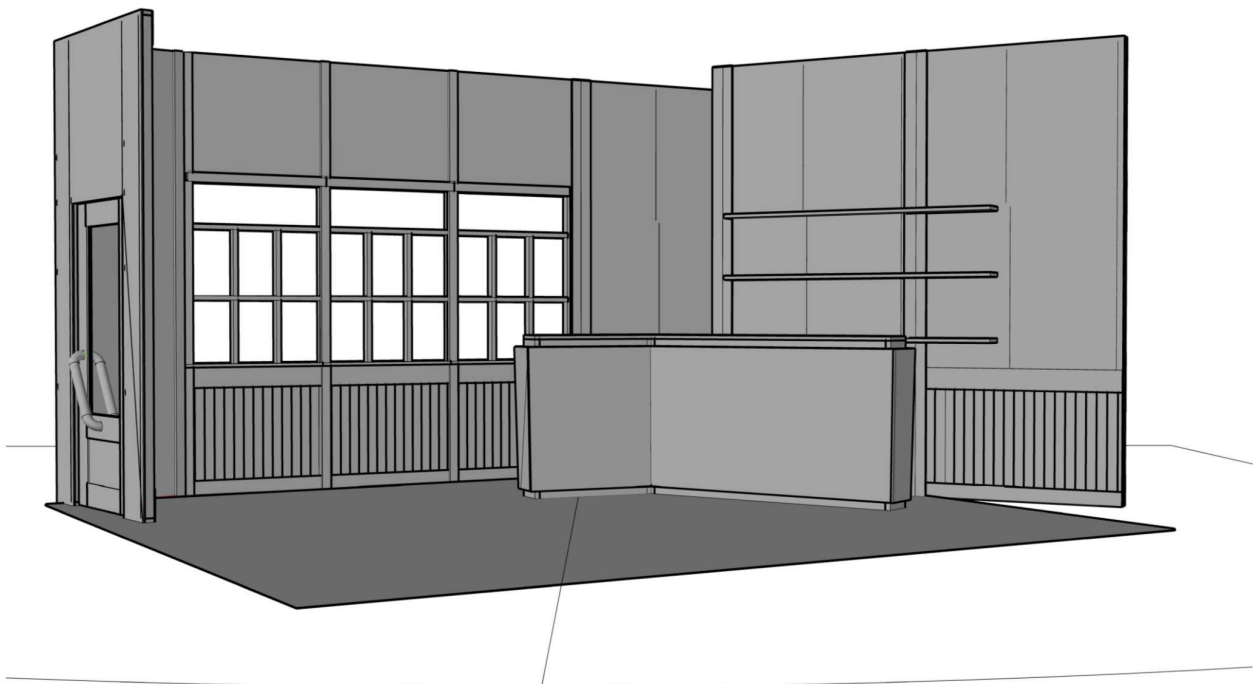
"Le bistrot semble à l'abandon, n'étaient ces ombres qui bougent derrière les rideaux défraîchis. On pousse la porte et on se retrouve transporté quarante ans en arrière. Une demi-douzaine de tables et des chaises en Formica, des banquettes en moleskine. Du carrelage délavé au sol et de la frissette aux murs. Devant les fenêtres, des fleurs en plastique. Au plafond, une boule à facettes et un stroboscope multicolore. Sur un guéridon, un téléphone équipé du Minitel. Il y a quelque chose du cabinet de curiosités dans la décoration où se mêlent animaux empaillés, collection de poignards et innombrables gadgets comme cette fausse chope remplie de bière en cire. Pourtant, tout cela ne fait pas exactement vieillot, plutôt hors du temps, improbable, unique comme la vie dont ces reliques sont l'envahissant témoignage." - (extraits article *Le zinc indézinguable*, M le Magazine du Monde, 29 novembre 2014)

Créer une image cinémascope (à l'aide de patiences et de frises) afin que l'oeil du spectateur soit focalisé sur cet espace clôt, donnant une intimité entre la salle et la scène. Avoir cette impression que nous sommes au cinéma.

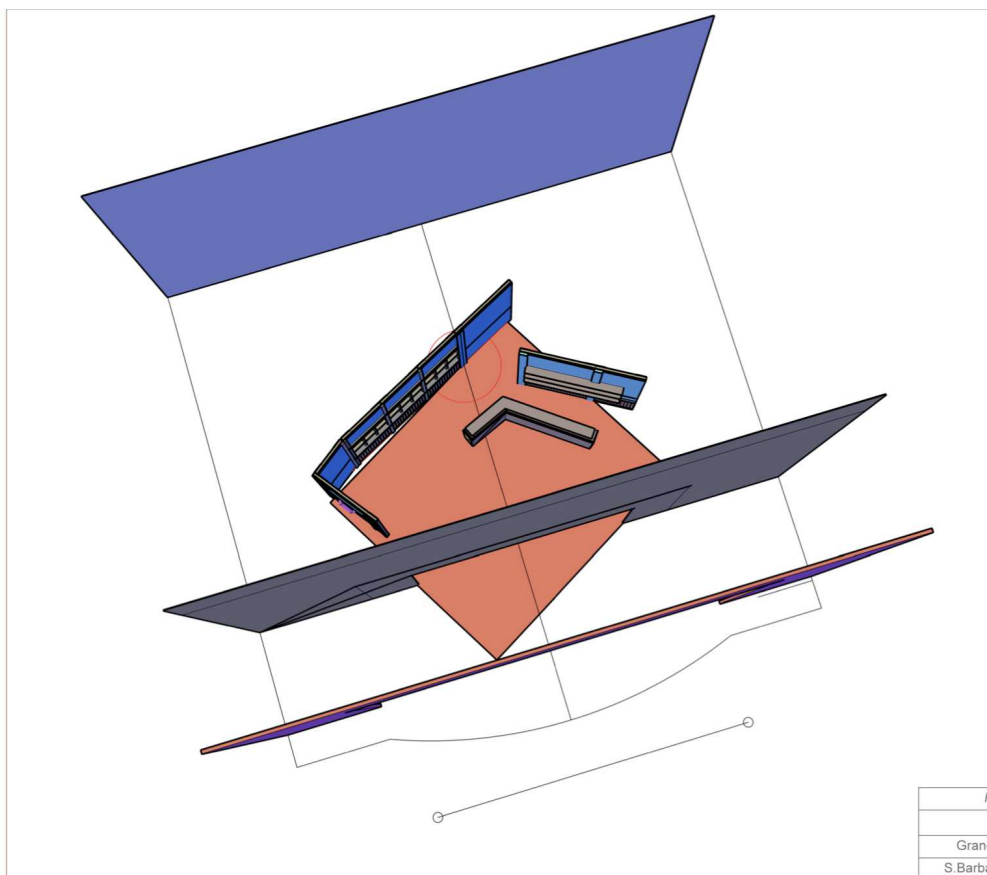
Trois ouvertures. Ouverture n°1 : le prologue, 4:3. Ouverture n°2 : le propos, 16:9. Ouverture n°3 : l'épilogue, le théâtre.

Lieu unique. Une large fenêtre invite à imaginer ce rien qui l'entoure et l'existence des personnages en dehors de ce lieu de rassemblement.

Le travail de la lumière consiste à bousculer la chronologie nous permettant de naviguer entre présent et passé, scène après scène.

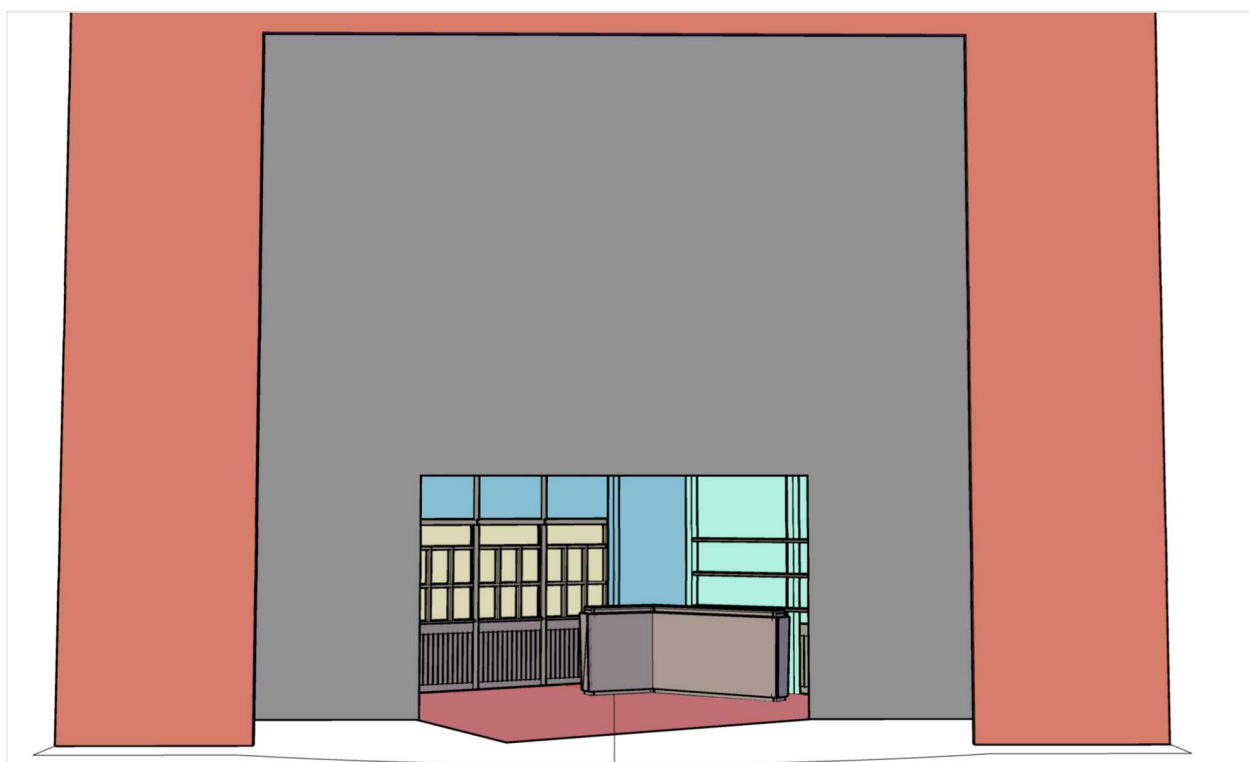


PLANS - PLOUK(S) – Suzanne Barbaud



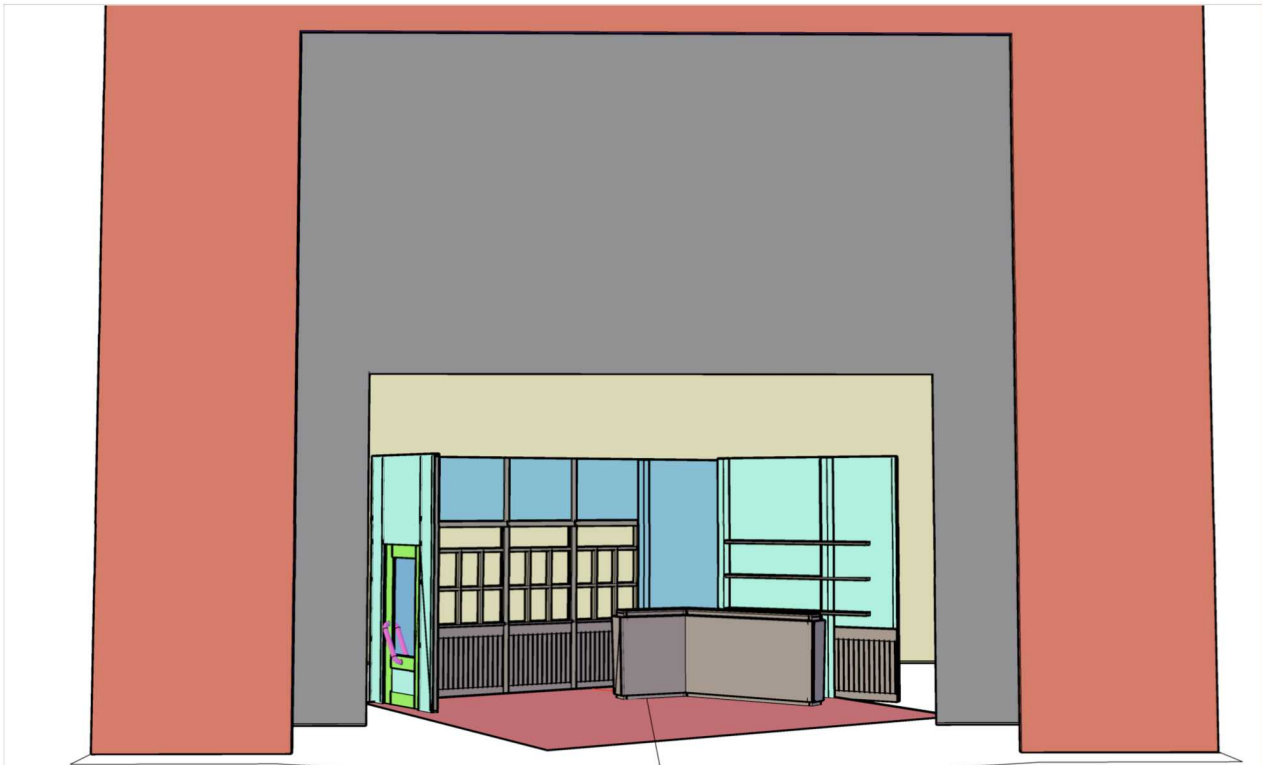
<i>Plouk(s)</i> - L. Berthelemy
3D Tests - V2
Grande Salle (Théâtre) - CNSAD
S.Barbaud (0672332437) - avril 2019

Ouverture n*1



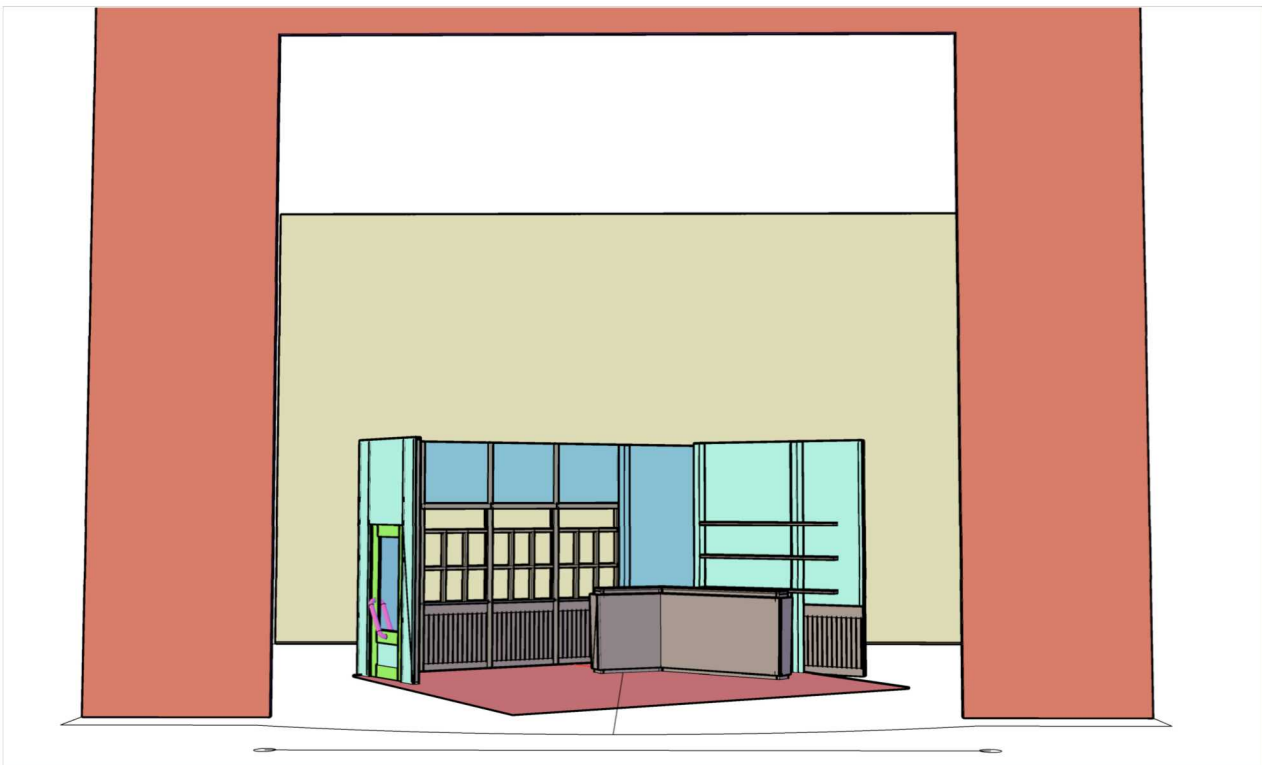
<i>Plouk(s)</i> - L. Berthelemy
3D Tests - V2. Premier cadre
Grande Salle (Théâtre) - CNSAD
S.Barbaud (0672332437) - avril 2019

Ouverture n*2



<i>Plouk(s)</i> - L.Berthelemy
3D Tests - V2. 2e cadre
Grande Salle (Théâtre) - CNSAD
S.Barbaud (0672332437) - avril 2019

Ouverture n*3



<i>Plouk(s)</i> - L.Berthelemy
3D Tests - V2. sans cadre
Grande Salle (Théâtre) - CNSAD
S.Barbaud (0672332437) - avril 2019



Louis Berthélémy

Louis Berthélémy découvre le théâtre à 10 ans dans le Pas-de-Calais en suivant les cours de Bruno Masquelin et Catherine Colle jusqu'à ses 18 ans.

Dès ses 16 ans, il joue sous la direction de Bruno Boussagol *Femme, féminin, féminisme : expérience et transmission* et *L'impossible procès* (Brut de béton) puis Alexis Garcia *Les pêcheurs* (Cie Art&Tça) et également dans des unitaires pour France Télévision.



Après l'obtention du baccalauréat littéraire option et spécialité théâtre, il descend à Paris et intègre la Classe Libre Promotion XXXVI de l'École Florent où il a pu suivre l'enseignement de Christophe Garcia, Cyril Anrep, Julie Recoing, Jean-Pierre Garnier et Julie Brochen.

Il intègre ensuite le Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris (CNSAD) en 2016 et suit les classes de Gilles David, Nada Strancar, Gérard Watkins, Roman Jean-Elie, Patrick Pineau.

En 2017, il joue sous la direction de Clément Hervieu-Léger de la Comédie-Française dans *Le Pays Lointain* de Jean-Luc Lagarce au Théâtre National de Strasbourg et en tournée puis une reprise à l'Odéon-Théâtre de l'Europe à Paris en mars 2019.

En 2018, il participe à l'École Nomade du Théâtre du Soleil dirigé par Ariane Mnouchkine à Pondicherry (Inde).

Parallèlement, il crée la compagnie ***J'ai tué mon bouc*** dans le Nord-Pas-de-Calais et s'implante sur le territoire en partenariat avec les structures locales comme la Comédie de Béthune - CDN Hauts-de-France, l'EPCC La Barcarolle ou encore le Pôle Culturel l'Arrêt Création. Le premier spectacle de la compagnie est *Tempête la fumée* une création collective sur une commande du texte original d'Emmanuel Pic (la Générale, l'Arrêt Création, la Comédie de Béthune...). Prochainement deux nouvelles créations inspirées de *Timon d'Athènes* de William Shakespeare et de la figure de Lady Macbeth.

En juin 2019, il met en scène *PLOUK(S)* d'après le recueil *Plouk Town* de Ian Monk et la vie de Salah Oudjane au Théâtre du Conservatoire.

En 2020, il collabore avec le Théâtre Élisabéthain d'Hardelot dans le cadre du Festival Midsummer et crée de petites formes autour des *Métamorphoses* d'Ovide. Il collabore également avec la DAC de Mayotte et monte en mai 2020 *Britannicus* de Jean Racine au lycée Mamoudzou Nord, Kawéni. Cette même année il retrouve Bruno Boussagol pour un projet s'articulant autour des œuvres poétiques d'Armand Gatti.

Il joue depuis septembre 2019 dans *Une des dernières soirées de carnaval* de Carlo Goldoni mis en scène par Clément Hervieu-Léger, création au Théâtre de Carouge (Genève) et au Théâtre Bouffes du Nord à Paris - en tournée internationale jusqu'en 2021.

Générique

Mise en scène, assemblage et écriture **Louis Berthélémy**

Collaboration artistique **Morgane Grandjean**

Lumière **Félix Depautex**

Son **Stéphanie Gibert**

Scénographie et régie plateau **Suzanne Barbaud**

Costumes **Pauline Juille**

Distribution en cours

Production et calendrier prévisionnel

Compagnie **J'ai tué mon bouc**

avec le soutien du Théâtre du Soleil, du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, de l'Arrêt Création - Pôle Culturel en milieu rural, du Jeune Théâtre National

Calendrier prévisionnel :

- 2 semaines de résidence d'écriture pour Louis Berthélémy en 2021 (lieux et dates à définir)
- 2 semaines de résidence avec l'équipe artistique en décembre 2021 (lieux et dates à définir)
- 3 semaines de résidence de création au **Théâtre du Soleil** (Paris) du 3 au 26 janvier 2022
- 15 dates au **Théâtre du Soleil** (Paris) du 27 janvier au 13 février 2022
- Tournée (à définir)

Budget prévisionnel de création et prix de cession estimé sur demande.



Compagnie J'ai tué mon bouc

20, rue Haute 62960 FLECHIN

06.35.41.73.81

jaituemonbouc@gmail.com